

REVES DE FEMMES. UNE ENFANCE AU HAREM DE FATIMA MERNISSI : ENTRE CONFORMITE ET DESIR DE TRANSGRESSER LES HUDUD

Houria ZIZI
Université Ibn Tofaïl - Maroc
houria.zizi@uit.ac.ma

Résumé

Rêves de femmes. Une enfance au harem est une œuvre littéraire qui présente une pensée vague et ambiguë d'une auteure qui se dissimule et se dévoile en même temps derrière le personnage d'une petite enfant âgée de sept ans. Au cœur de cette construction ambivalente, deux projets contradictoires se mettent en relief : celui de la volonté de transgresser les frontières qui entravent l'émancipation féminine et celui de la conformité aux traditions ancestrales.

Mots clés : harem, Maroc, frontières, femme, entre-deux.

Abstract

Dreams of women.childhood in the harem is a literary work that presents a vague and ambiguous thought of an author who simultaneously conceals and reveals herself through the character of a seven-year-old child. At the heart of this ambivalent construction, two contrasting projects come to light : the desire to transgress the boundaries that hinder women's emancipation and the adherence to ancestral traditions.

Key-words

Harem, Morocco, boundaries, women, the in between

Rêves de Femmes. Une enfance au harem est une œuvre littéraire initialement écrite en anglais sous le titre de *Dreams of Trespass : Teals of a Harem Girlhood* et traduite, ensuite, en langue française avec une modification au niveau du titre. Le mot *Trespass* qui signifie en anglais transgression est remplacé par 'femmes'. Le titre de l'œuvre est devenu *Rêves de Femmes* au lieu de *Rêves de transgression*. En effet, ce changement révèle, en quelque sorte, l'intention de l'auteur de mettre en avant le pouvoir des femmes à transgresser, même uniquement à travers leurs rêves, les limites imposées par la société patriarcale. C'est en rêvant que les femmes se voient dotées des ailes invisibles qui leur permettent de s'envoler au-delà des murs qui les rendent captives et sans issue dans le harem où elles résident. Le titre met en relief également la quête incessante des femmes pour se libérer des stéréotypes et contraintes sociales qui les enferment dans un cadre étroit : le silence et la soumission.

Par ailleurs, vivre dans un lieu où se divergent les opinions n'est pas une expérience facile surtout pour une enfant de jeune âge. La petite Fatima, narratrice et protagoniste de l'œuvre, illustre bien cette idée car elle est née en 1940 « en plein chaos » (Mernissi, 1996 :p.5) dans un harem à Fès. Il s'agit de la période de la colonisation française du Maroc qui a engendré de nombreux changements dans la société marocaine notamment en ce qui concerne

l'émancipation de la femme. En effet, l'intrusion d'une culture différente et considérée comme moderne au sein d'une société plus au moins conservatrice a provoqué un conflit identitaire où l'individualité de la femme, objet de cet article, se perd. Alors comment construire sa propre identité où modernité et tradition coexistent ? Telle est la question que cet article tente de mettre en exergue, en suivant une démarche analytique visant à examiner les différents facteurs contribuant à la construction de l'identité de la narratrice qui est née dans un contexte historique bien particulier, en l'occurrence, la période de la colonisation française du Maroc.

2. la nature générique hybride de l'œuvre

L'œuvre adopte une approche hybride et hétéroclite en se présentant comme un mélange générique, stylistique et discursif hétérogène. En effet, la narratrice inaugure son récit par « je suis née en 1940 dans un harem à Fès » (Mernissi, 1996 : p.5). Cette déclaration présume qu'on est devant un récit autobiographique dans lequel l'auteur, le narrateur et le personnage principal se confondent conformément à la définition de l'autobiographie selon Philippe Lejeune. Elle présuppose aussi la présence implicite d'un pacte autobiographique entre l'auteur qui s'engage à raconter sa propre vie d'une manière sincère et véridique et le lecteur qui accepte de suivre l'histoire racontée telle qu'elle est. Mais la note suivante : « comme ce livre n'est pas une autobiographie, mais une fiction qui se présente sous forme de contes racontés par une enfant de sept ans » (Mernissi, 1996 : p.234.235) indique que *Rêves de Femmes. Une enfance au Harem*, est une œuvre de fiction et non pas une autobiographie.

En revanche, l'emploi fréquent de certains procédés qui renvoient au moment de l'énonciation comme l'usage du présent de l'énonciation et de quelques adverbes temporels, met en avant la présence du narrateur adulte (l'auteure) dans son récit :

« l-msaria b-lglass (littéralement : la promenade assise) un jeu que j'ai inventé à cette époque et que je trouve encore très utile à présent. » (Mernissi, 1996 : p.8)

« encore aujourd'hui, presque un demi-siècle plus tard, je passe des heures à analyser le pour et le contre d'une bonne « séance-révolte » avec cris et gesticulations, lorsque je suis humiliée ou attaquée » (Mernissi, 1996 : p.114)

Dans ces deux exemples à titre illustratif, la narratrice commente ses énoncés avec une perspective adulte. Les expressions « à cette époque » et « à présent » mettent en évidence l'écart temporel qui existe entre le moment de l'écriture et celui de la narration. « Encore aujourd'hui » et « à présent » font référence au moment de l'écriture et du coup à la présence d'un narrateur adulte (auteure) dans le récit.

L'auteure se lance alors dans un jeu énonciatif et narratif conciliant réalité et fiction afin de déclencher l'attente chez le lecteur qui entre dans une sphère ambiguë de son récit. Cette ambiguïté devient plus intense lorsque la narratrice, qui a le même nom et prénom de l'auteur, donne la parole aux autres personnages femmes du harem qui racontent à leur tour des histoires et des contes des autres femmes emblématiques qui ont marqué l'histoire. La technique du récit enchâssé suivie par Fatima Mernissi à l'image des contes des Mille et Une Nuits assure plaisir et cognition. De même, le passage du niveau autodiégétique au niveau hétérodiégétique donne lieu à une polyphonie des voix où s'exprime implicitement la voix de l'auteure qui rêve de transgresser la 'qa'ida' et 'hudud' qui entravent l'émancipation des femmes marocaines toute en gardant leur identité et leurs coutumes.

3. Le harem 'domestique' entre mythe et réalité.

« Qu'est-ce qu'un harem, exactement ? » (Mernissi, 1996 : p.83) est la question par laquelle la narratrice inaugure son récit du cinquième chapitre intitulé Chama et le Calif. Dans ce chapitre, la narratrice essaie de définir et d'analyser la notion du harem qu'elle trouve difficile à délimiter et à cerner. Elle le qualifie comme étant une « poudrière » qui peut créer une explosion au sein du harem vu l'atmosphère conflictuelle que provoque entre les femmes qui y habitent. Ce dernier est divisé en deux camps : le camp de Lalla Mani et Lalla Radia qui adhèrent la tradition et considèrent le harem comme étant le refuge qui protège les femmes et la société et le camp de la mère de la narratrice et sa cousine qui s'opposent sévèrement à la tradition et appellent à la libération des femmes. Selon Lalla Mani ; la grand-mère paternelle de la narratrice « si les femmes étaient libres de courir les rues [...] les hommes s'arrêteraient de travailler car ils ne penseraient qu'à s'amuser » (Mernissi, 1996 : p.39). L'idée de Lalla Mani est réfutée par le deuxième camp sous prétexte que « les français, [...] ne gardent pas leurs femmes prisonnières derrière des murs. Ils les laissent courir à leur guise dans les souks, tout le monde s'amuse, et pourtant le travail est fait. » (Mernissi, 1996 : p.42)

D'après les arguments présentés par les protagonistes, il apparaît clairement que le problème auquel la femme est confrontée est d'être considérée comme un objet de plaisir, un objet sexuel dont le seul rôle est de satisfaire les besoins sexuels de l'homme. Cette vision misogyne présentant la femme comme étant un objet purement sexuel est dénoncée par l'auteure qui remet en cause les stéréotypes qui ont une représentation érotique de la notion du harem. Pour ce faire, Fatima Mernissi fait appel à l'histoire, par le biais de la narration et de l'ironie, afin de comprendre les origines de sa création.

Le harem est un mot complexe et difficile à délimiter même dans le temps, car il s'agit d'une pratique qui remonte à l'Antiquité dans les pays du Moyen-Orient et dans l'est de la Méditerranée et par laquelle le dirigeant ou le souverain démontre son pouvoir politique qui repose sur l'inaccessible et l'invisible « le sultan doit avoir quelque chose que les autres n'ont pas » (Mernissi, 1996 : p.42). Les empires byzantin et sassanide (iranien) qui régnaient lorsque l'islam est apparu au début du VII^{ème} siècle de notre ère étaient les deux empires qui exerçaient solidement cette pratique consistant à enfermer les femmes de haut niveau intellectuel dans des quartiers assistés par des eunuques. Après avoir conquis les deux empires au cours des années 630 et en s'inspirant des modèles existants, les Abbassides ont probablement adopté le harem comme lieu qui réglemente la reproduction et du coup, la continuité de la dynastie. Mais il reste toujours une institution réservée uniquement à l'élite.

Etant donné que ce lieu est exclusivement réservé à l'élite qui dirige la société, Fatima Mernissi essaie de mettre en avant le pouvoir intellectuel des femmes qui y résidaient afin de remettre en cause les stéréotypes représentant le harem comme étant un endroit de luxure par excellence :

Le harem du calife abbasside Harun al-Rashid, au IX^{ème} siècle à Bagdad, n'avait rien à voir avec le nôtre, par exemple. Ses jaryas, ses esclaves, étaient des jeunes femmes très instruites, qui dévoraient les livres d'histoire, de stratégie guerrière et de fiqh, les sciences religieuses, pour pouvoir le distraire par leur savoir. Les hommes de ce temps-là n'appréciaient pas la compagnie des femmes illettrées et sans instruction, et vous n'aviez aucune chance de retenir l'attention du calife si

vous ne pouviez l'éblouir par vos connaissances en géographie, généalogie, jurisprudence, mœurs et coutumes des pays étrangers, et autres sciences. (Mernissi, 1996 : p.148.149).

Le harem est donc un espace de distraction et de divertissement où les différentes disciplines se communiquent.

Bref, le harem, du point de vue de la narratrice, n'était pas un lieu réservé uniquement au sexe, mais c'était un espace intellectuel où le savoir s'épanouissait. Les femmes du harem étaient des poétesses, des artistes, des diplomates qui avaient même une influence significative sur plusieurs décisions politiques « du temps où les jaryas étaient super-instruites, les Arabes étaient au sommet du monde. » (Mernissi, 1996 : p.149). Les femmes manifestaient un pouvoir intellectuel immanent malgré leur isolement et leur exclusion de l'espace public.

Dans le même ordre d'idées, le harem de Fès (appelé par l'auteure harem domestique), même s'il est évolué dans le temps et dans l'espace et même s'il est rempli presque de « femmes illettrées » (Mernissi, 1996 : p.149), reste un lieu de divertissement intellectuel à travers la lecture et la narration des histoires et le jeu dramatique des pièces de théâtre. Habiba, tante de la narratrice, se perfectionnait dans l'art de la narration des histoires surtout pendant la nuit, Chama, sa cousine « c'était une si bonne actrice ! » (Mernissi, 1996 : p.45) qui jouait des pièces de théâtre sur la terrasse, Lalla Radia était une femme cultivée qui lisait des livres d'histoire qu'elle avait hérité de son père qui était une autorité religieuse. Cette dernière considère le harem comme étant « une invention merveilleuse » (Mernissi, 1996 : p.46) car selon elle, tous les hommes respectables veillent à assurer à leurs femmes tout ce dont elles ont besoin afin qu'elles n'affrontent pas l'insécurité de la rue. Ils leur offrent ainsi des logements magnifiques (harem), des mets raffinés, des vêtements élégants et des bijoux. « Une femme avait-elle besoin d'autre chose pour être heureuse ? » (Mernissi, 1996 : p. 46) D'après cette citation, il semble que Lalla Radia réduit le bonheur des femmes à des éléments purement matériels en négligeant ainsi leurs besoins émotionnels et affectifs. Pour elle, ce sont seules les femmes pauvres qui « sont obligées de sortir pour gagner de quoi se nourrir. Les femmes privilégiées se voient épargner ce traumatisme » (Mernissi, 1996 : p.46). Si l'on revient à l'idée de Lalla Mani concernant le danger de la présence de la femme dans les espaces publics mentionnée au-dessus, il apparaît que les femmes pauvres ne présentent aucun danger si elles travaillent à l'extérieur, contrairement aux femmes aisées qui doivent être préservées du regard des autres afin qu'elles ne provoquent pas de 'fitna' au sein de la société à cause de leur beauté. De ce fait, le harem dont parle la narratrice est une « invention » que les riches ont inventées afin qu'ils puissent instaurer une ligne de démarcation qui les distingue des pauvres. Cette frontière crée une hiérarchie sociale marquant le pouvoir et l'impuissance de l'un et de l'autre.

De même, le harem est une « variation du mot haram, qui signifie interdit, proscrit. » (Mernissi, 1996 : p.60). C'est une loi invisible que chacun porte en soi et qui délimite ses hudud :

Les murs ne sont nécessaires que dans les rues des villes. Mais si on décide, comme ton grand-père, d'habiter la campagne, on n'a plus besoin de clôture, puisqu'on est au milieu des champs et que personne ne passe. Les femmes peuvent se rendre librement dans les champs, car aucun étranger ne rôde aux alentours pour essayer

de les apercevoir. [...] Mais si elles rencontrent un paysan sur leur chemin, et qu'il voit qu'elles ne sont pas voilées, alors il se couvre la tête de la capuche de sa djellaba pour montrer qu'il ne les regarde pas. Donc, dans ce cas, ajouta Yasmina, le harem est inscrit dans la tête du paysan, sous son propre front. Il porte un harem invisible, caché dans sa tête. Il sait que les femmes de la ferme appartiennent à grand-père Tazi, et qu'il n'a pas le droit de les regarder. (Mernissi, 1996 : p.61.62)

Il est vrai que l'espace ouvert donne lieu à une certaine liberté au niveau des mouvements des femmes vivantes dans un harem situé dans un environnement rural, mais cela ne suggère pas d'oublier l'existence des normes sociales à respecter. Le harem, qui connote ici le haram, est symboliquement présent dans l'esprit du paysan puisqu'il se fait semblant de ne pas regarder les femmes en se couvrant la tête par la capuche de sa djellaba. Il porte en lui une représentation sociale et culturelle invisible qui nécessite une certaine pudeur vis-à-vis des femmes mariées qui habitent dans un harem. Cependant, cette représentation du harem exclut les femmes pauvres même si elles sont mariées : « Est-ce que tous les hommes mariés ont un harem ? Nous savions tous les trois que Hmed, le portier, était marié. Il habitait près de portail, dans une maison minuscule de deux petites pièces et une cour, en compagnie de sa femme Luza et leurs cinq enfants. Mais sa maison n'était pas un harem. Cela n'avait donc rien avoir avec le fait d'être marié. » (Mernissi, 1996 : p.143.144) Lusa, la femme du portier ne vit pas dans un harem puisqu'elle n'est pas une femme privilégiée. Elle est obligée de travailler à l'extérieur en confrontant les hommes, mais sa présence n'exige pas de se couvrir la tête pour ne pas la regarder même s'il est préalablement connu qu'elle est la femme de Hmed le portier. La dichotomie du mot harem en tant que lieu de protection des femmes du regard des étrangers et en tant qu'une loi invisible qui impose le respect de certains codes sociaux que les hommes doivent manifester dans leur comportement envers les femmes du harem et l'idée même de l'appartenance de la femme à un homme, nous amène à s'interroger sur la représentation du corps de la femme et de la féminité dans la société marocaine des années 40.

4. Corps, femme, féminité

Comme le souligne Joseph Rouzel dans son ouvrage intitulé *le travail d'éducateur spécialisé. Ethique et pratique*, la naissance de l'être humain est un processus complexe qui se produit à 'double fond' à savoir le fond biologique et le fond symbolique. Le fond biologique représente la première naissance de l'être humain avec sa construction biologique pure (son sexe, son apparence physique, ses besoins biologiques, ses instincts...). Le fond symbolique, quant à lui, fait référence à la dimension culturelle et psychologique qui accompagne l'évolution du corps biologique de l'être humain dans le temps. Cette dimension se construit au fur et à mesure selon le contexte culturel de chaque individu, selon son éducation, son entourage, ses valeurs et selon les normes sociales qui le régit. De ce fait, la naissance de la narratrice qui se coïncide « à moins d'une heure d'intervalle » (Mernissi, 1996 : p.13) avec la naissance de son cousin Samir représente le fond biologique qui ne sert qu'à révéler uniquement les différences biologiques de chaque nouveau-né. Cependant, la célébration de la naissance de Samir avec des youyous sans célébrer celle de la narratrice qu'avec l'incitation de sa mère représente le fond symbolique : « Malgré son épuisement, ma mère a insisté pour que mes tantes et mes cousines lancent les mêmes youyous et célèbrent le même rituel que pour Samir. Elle a toujours rejeté la supériorité masculine comme une absurdité, en contradiction totale avec l'islam. » (Mernissi,

1996 : p.13). La supériorité masculine ne se limite pas seulement dans le lancement des youyous, mais elle passe vers la valorisation de la beauté de Samir en dépit de celle de la narratrice « Lalla Mani [...] a dit que j'étais un peu pâle, que mes yeux étaient trop fendus, mes pommettes trop hautes, alors que Samir avait « un superbe teint doré et les plus grands yeux de velours qu'on ait jamais vus » (Mernissi, 1996 : P.13)

La naissance à double fond des deux protagonistes influence sur leur évolution psychologique et sur leur caractère. En tant que garçon, Samir profite de son genre masculin qui symbolise le pouvoir, la force, la ténacité pour avoir un caractère dur lui permettant de manifester « ses crises de révolte contre les adultes » (Mernissi, 1996 : p.13). Or, la petite Fatima qui est du sexe féminin ; symbole de la douceur et de la soumission dans l'imaginaire collectif des marocains, avait toujours besoin de la protection de Samir malgré les tentatives de sa mère qui l'incite, dans une tentative de briser cette image de femme faible et incapable, à « apprendre à crier et protester.» (Mernissi, 1996 : p.14)

La naissance symbolique de la petite Fatima en tant que projet de femme s'accroît encore plus lorsqu'elle décide de se séparer de son ami d'enfance et de se comporter en tant que femme adulte : « la rupture entre Samir et moi s'est produite quand j'allais avoir neuf ans, au moment où Chama me déclara officiellement mûre » (Mernissi, 1996 : p.210). Cette rupture est la traduction immédiate des stéréotypes qu'avait la petite concernant l'âge de la puberté. Selon elle, c'est à cet âge qu'« il fallait choisir entre le jeu et la beauté » (Mernissi, 1996 : p.211) et comme le « destin d'une femme est d'être belle » (Mernissi, 1996 : p.211) elle décide de suivre ce chemin et « de briller comme la lune » (Mernissi, 1996 : p.211). Les normes culturelles ont déjà défini ses attitudes et ses rôles sociaux. Pour être une femme fatale, la petite Fatima doit s'initier à prendre soin de sa peau comme étant le premier signe de la révélation de sa féminité. D'ailleurs, toutes les femmes du harem se mettent d'accord sur le sujet de traitement de la beauté vu son importance « pas question d'innover dans ce domaine. Tout le monde, y compris Chama et ma mère, se fiait totalement à la tradition, et ne faisait rien sans prendre l'avis de Lalla Mani et Lalla Radia » (Mernissi, 1996, p.214). Selon elles, une peau belle et éclatante reflète la beauté intérieure de la femme et lui donne la confiance suffisante et l'impression d'être une reine sur son territoire. La beauté constitue donc l'un des moyens les plus subtils, à côté des mots, auxquels elles recourent pour prouver leur existence et leur pouvoir magique sur l'homme car la peau est aussi « une affaire politique (A-*jlida siyasa*) sinon, pourquoi les imams nous ordonneraient-ils de la cacher ? » (Mernissi, 1996 : p.217). Elles sont conscientes de leur puissance mais elles sont obligées d'être prisonnières des frontières imposées par la société c'est pourquoi elles suivent une politique et une diplomatie intelligente dépendant de leur habileté à manier les mots et à mettre en relief leur féminité. De même, prendre soin de la peau surtout pendant le rituel de hammam constitue, pour elles, une renaissance dans laquelle elles se sentent renouvelées et peuvent jouer un rôle actif en tant que femmes. Pendant et après ce rituel, les femmes peuvent se connecter librement avec leur corps et leurs émotions et se déconnectent du monde des frontières et des *hudud* imposés dans le harem. C'est un moment de détente et de purification dans lequel elles se concentrent uniquement sur elles-mêmes comme une sorte de réconciliation intérieure : « ma peau m'aime » (Mernissi, 1996 : p.219). C'est un acte d'auto-soin dans lequel les femmes se traitent avec amour et bienveillance ce qui leur permet de se revitaliser et de trouver un espace où elles peuvent se libérer et vivre leur

instant présent car selon tante Habiba « la libération de la femme commençait avec le massage et les soins de la peau » (Mernissi, 1996 : p. 217)

Néanmoins, une femme qui néglige sa peau, selon la tante de la narratrice, sera sujette à diverses formes d'humiliation et risque de perdre même sa féminité et ses chances d'être une femme privilégiée. Elle peut également être comparée à l'homme car ce sont les hommes seuls qui « n'ont pas besoin de soins de beauté. » (Mernissi, 1996 : p.213)

5. Effet du personnage de la mère dans la reconstruction d'un nouvel imaginaire de sa fille.

La mère, symbole de la protection et de l'amour inconditionnel, joue un rôle crucial dans le développement psychologique et intellectuel de son enfant. C'est elle qui l'enseigne, le guide et le nourrit par ses idées et conseils. Bref, la mère est l'école première de son enfant ; c'est elle qui influence sa représentation et même son estime de soi à travers les valeurs et normes qu'elle lui transmet.

Douja, la mère de la narratrice de *Rêves de Femmes. Une enfance au harem*, incarne une figure maternelle d'une nouvelle ère de femmes révoltées. C'est une femme rebelle qui refuse la soumission et la vie collective au sein du harem. Sa mère Yasmina et son enfance vécue dans un harem rural ont eu une influence considérable sur ses idées car la vie dans un harem rural diffère totalement de celle en ville. Le harem de Yasmina n'est pas entouré de murs, ni de clôture, mais il est situé dans un espace ouvert (les champs) où les femmes peuvent s'adonner à différentes activités comme : « pêcher des poissons frétillants, grimper aux arbres ou se baigner dans une rivière, [...] participer à des compétitions d'équitation. [...] Tamou fit de l'équitation un rituel solennel, avec des règles fixes, des entraînements, des cérémonies officielles d'attribution et de remise de prix. » (Mernissi, 1996 : p.65). En s'installant dans le harem de son mari à Fès, un harem entouré de murs et d'un grand portail gardé jour et nuit par Hmed, le portier chargé de contrôler les entrées et les sorties des femmes, Douja éprouve des difficultés à supporter cette nouvelle atmosphère. Cette situation ambivalente la pousse à se révolter contre les traditions et coutumes ancestrales qui l'enferment dans un cadre de femme soumise. Elle transmet sa révolte à sa fille en l'incitant à apprendre à crier et à protester, à abandonner le port du voile. Selon elle, ses filles ne doivent jamais se couvrir la tête car cela ne résoudrait jamais leurs problèmes, mais au contraire les rendraient soumises et victimes. Elle souhaite à ses filles « un bonheur de cent pour cent, ni plus ni moins » (Mernissi, 1996 : p.77) en le considérant comme une sensation de bien-être, d'amour, de créativité, de légèreté, de satisfaction et de liberté. Pour elle, le bonheur d'une femme réside dans le fait de défier les obstacles qui empêchent la réalisation de ses rêves et aspirations. Son bonheur se manifeste également dans sa capacité à exercer pleinement tous ses droits y compris celui de se déplacer, de se confronter aux autres, de les défier sans toutefois craindre d'être rejetée ou exclue. Douja refuse également la vie collective du harem et insiste sur le droit à l'intimité permettant à la femme de vivre ses instants de solitude propices à la réflexion personnelle « sans avoir à chercher d'excuses ou se sentir coupable. Le bonheur, c'est être avec ceux qu'on aime, tout en ayant conscience d'exister en tant qu'individu et de ne pas être là uniquement pour les rendre heureux. » (Mernissi, 1996 : p.77)

Dans la même perspective, la mère de la narratrice encourage ses filles à être autonomes financièrement et émotionnellement afin qu'elles puissent être capables de prendre des

décisions éclairées et de faire valoir leurs droits. Elle les encourage à étudier, à acquérir de nouvelles compétences leur permettant de s'engager dans des carrières professionnelles qui les passionnent. Selon elle, le travail éclaire la voie des femmes et leur permet de prendre le contrôle de leur propre vie et de se libérer des contraintes :

Ta sœur et toi allez recevoir une bonne éducation, vous circulerez librement dans les rues et les jardins, et vous découvrirez le monde. Je veux que vous deveniez indépendantes, indépendantes et heureuses. Je veux que vous brilliez comme des lunes. Je veux que votre vie soit une cascade d'enchantements sereins. Cent pour cent de bonheur. Ni plus ni moins. (Mernissi, 1996 : p.78)

Néanmoins, l'insistance de la mère sur la liberté et l'indépendance financière a eu une influence négative sur le côté émotionnel de la narratrice qui ne cache pas son besoin à l'affection et à la tendresse de sa mère : « le hanan n'était pas monnaie courante au rez-de-chaussée, en particulier chez les mères, si occupées à vous enseigner le respect des frontières qu'elles en oubliaient de vous offrir un peu de tendresse. » (Mernissi, 1996 : p.20). En outre, l'aspiration accrue de la mère pour l'émancipation de ses filles met la narratrice dans un état ambivalent à cause de sa double éducation. L'éducation de son institutrice Lalla Tam qui lui transmet des valeurs traditionnelles basées sur le respect des hudud et frontières et l'éducation de sa mère qui l'encourage à se révolter contre ces mêmes hudud. Devant ces deux formes d'éducation contradictoires, la narratrice se retrouve dans un état de soumission à ses deux figures d'autorité (sa mère et son institutrice de l'école coranique) elle n'a pas son propre mot à dire :

- « Lalla Tam a un long fouet menaçant. Je suis toujours d'accord avec elle sur tout : la frontière, les chrétiens, l'éducation. Etre musulman signifie respecter les hudud. Et pour un enfant, respecter les hudud veut dire obéir. Je souhaitais de toutes mes forces faire plaisir à Lalla Tam. » (Mernissi, 1996 : p.7)
- « Je n'étais pas autorisée à quitter notre seuil et à jouer dans la cour, avant le réveil de ma mère, ce qui voulait dire que je devais m'amuser de six à huit heures sans faire de bruit. [...] « tu ne sais pas encore te défendre, me disait ma mère. Le jeu lui-même est une sorte de guerre. » j'avais peur de la guerre. » (Mernissi, 1996 : p.8)

En somme, la narratrice est tiraillée entre la conformité aux normes établies et le désir de les repousser. D'un côté, elle ressent le poids des normes sociales qui pèsent sur elle et qui lui dictent son rôle dans la société et les limites à ne pas franchir en tant que femmes appartenant à une société conservatrice. D'un autre côté, elle aspire à réaliser le rêve de sa mère et à devenir comme la princesse Lalla Aïcha, fille du roi Mohammed V, symbole de l'émancipation féminine à l'époque. Cet état de confusion dans lequel se retrouve la narratrice crée chez elle une dualité au point qu'elle se cherche sans relâche tout au long de l'œuvre. Cette dualité intérieure pousse la petite Fatima à mener une quête incessante de son identité individuelle en expérimentant les différentes facettes d'elle-même et en remettant en cause les stéréotypes et les normes établies.

En conclusion, *Rêves de femmes. Une enfance au harem*, de Fatima Mernissi est une œuvre littéraire ambivalente mettant en relief la liminalité dont souffre la narratrice qui représente ainsi toutes les femmes qui rêvent de transgresser les frontières et qui se trouvent dans un état de l'entre-deux. Cette ambivalence se manifeste même dans la nature générique hybride de l'œuvre qui

mêle réalité et fiction. En effet, le mélange d'éléments fictionnels et autobiographiques donne lieu à une tension narrative où la voix de la narratrice enfant et celle de la narratrice adulte s'entremêlent, provoquant à la fois innocence et la critique réflexive de l'auteure. L'œuvre de Fatima Mernissi met également en relief l'expérience complexe des femmes vivantes dans un harem où tradition et modernité cohabitent. La tradition est protégée par les restrictions religieuses et les représentations sociales qui limitent la liberté des femmes et les maintiennent dans des rôles de soumission et de subordination. Cette situation crée chez elles un sentiment de la résistance à la tradition et de lutte pour leur émancipation, tout en cherchant à garder les aspects positifs de leur culture notamment les traitements de la beauté et le rituel de hammam. L'ambivalence du récit se manifeste aussi dans le mélange des émotions et des tonalités lyriques et pathétiques présentes tout au long de l'œuvre.

Bibliographie

- Ahmed, Leila (1992), « Ethnocentrism and the perceptions of the harem », *feminist studies*, vol. 8 n°3 automne.
- Ait, Sabbah. F (1986), *La femme dans l'inconscient musulman*, Paris, Albin Michel.
- Allami, Noria (1988), *Voilées, dévoilées : être femme dans le monde arabe*, Paris, Harmattan.
- Chebel, Malek (1984), *Le Corps dans la tradition au Maghreb*, Paris, Presses universitaires de France.
- Genette, Gérard (1972), *Figures III*, Paris, Seuil.
- Lejeune, Philippe (1977), *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil.
- Mernissi, Fatima (1996) *Rêves de femmes. Une enfance au harem*, Paris, Albin Michel, pour la traduction et l'adaptation française.
- Mernissi, Fatima (1991), *Sultanes oubliées : femmes chefs d'Etats en Islam*, Paris, Albin Michel.
- Rouzel Joseph (2022), *le travail d'éducateur spécialisé. Ethique et pratique. 5^{ème} édition*, Collection : Santé Social ; Editeur : Dunod.
- Stalloni, Yeves (2007), *les genres littéraires*, Paris, Armond Colin.